

Les galeries à la FIAC par Harry Bellet

La FIAC réunissant près de 220 galeries, cet article va en décevoir plus d'une. Consolons-les tout de suite en suggérant au lecteur des visites longues et fréquentes, une journée n'étant pas, et de loin, suffisante pour épuiser la richesse et la diversité des stands présentés. Et, puisqu'il faut en remarquer quelques-uns, commençons par celui qui a fait événement, ou scandale, selon les points de vue : celui de la galerie Art & Public, de Genève, qui exposait Raphaël Julliard.

On en parle au passé, puisque jeudi 6 octobre, à 12 h 10 tapantes, Pierre Huber, le propriétaire des lieux, vendait le dernier tableau de son stock. La veille jour de vernissage, une file d'attente s'était formée pour acheter un des mille tableaux de format carré, monochromes rouges, peints par autant d'ouvriers recrutés en Chine populaire. Cent euros pièce à la vente.

A ce prix, le galeriste Jean Broly en a acheté dix, le propriétaire de la maison de vente aux enchères Phillips, Simon de Pury, sept seulement... Des artistes, comme Tania Mouraud, ont aussi craqué. Et pour cause : le prix est moins élevé qu'une toile enduite achetée chez un marchand de couleurs parisien. Interrogé, Pierre Huber admettait que les récentes limitations d'importation des textiles chinois ne lui avaient pas posé de problème : techniquement, au regard de la loi, il s'agit d'œuvres originales.

Chacune, en effet, est signée au dos par l'ouvrier qui l'a peinte. Mais le concept d'origine, qui vise selon Julliard à rappeler que la Chine est l'atelier du monde, et que l'on peut délocaliser la production artistique comme n'importe quelle autre activité humaine, en fait, aux termes de la loi, là encore, un multiple. Ce n'est pas la seule contradiction devant laquelle Pierre Huber, qui

ne s'était pas autant amusé depuis longtemps, place ses interlocuteurs...

Après les multiples originaux, les originaux multiples, comme ceux que Dominique Liquois montre chez Eric Seydoux, une galerie spécialisée dans les éditions. La série intitulée *Parler vrai* est composée de six tondos, petits tableaux ronds montrant des bouches éructantes, sensuelles et repoussantes à la fois. Les historiens d'art nous en voudront, mais l'énergie qu'elles dégagent n'est pas très éloignée de la sauvagerie des tableaux du mouvement Die Brücke, les précurseurs au début du XX^e siècle de l'expressionnisme allemand, dont un ensemble exceptionnel est réuni au stand de la galerie bernoise Henze-Ketterer. Voir des Kirchner, Nolde, Heckel ou Schmidt-Rottluff, très rares dans les collections publiques françaises, mérite le déplacement.

Comme d'ailleurs les sept tableaux peints par Fautrier en 1926 et les deux exécutés en 1929, accrochés dans une des ailes du stand de la galerie Karsten Greve.

Ou, au hasard, le Balthus de la galerie Malingue. Sans oublier l'autre grande rigolade de la foire, sur le stand de la galerie 1900-2000, un des meilleurs spécialistes mondiaux du surréalisme : comme le Centre Pompidou lui a emprunté plusieurs œuvres pour son exposition Dada, il a exposé les feuilles officielles de demande de prêt... Certains clients, alléchés, sont allés à Beaubourg juger sur pièces. Et ont constaté que son Picabia, par exemple, était plus grand que celui des collections nationales. Et l'ont acheté derechef.

Et même bien vivant, à voir ce que les très jeunes galeries exposent dans le hall 5. La FIAC revêt pour elles et leurs artistes une telle importance qu'elles ont fait des

efforts particuliers en matière de présentation. Jocelyn Wolff a ainsi installé en grand certains des éléments de la maquette de Guillaume Leblon qu'il montrait en réduction à la dernière Foire de Berlin : un arbre artificiel, ginkgo biloba de 6 mètres de haut, par exemple, suspendu au ciel et faisant mentir ainsi un vieux dicton. Privé de racines, il parvient pourtant à donner une sensation d'ancrage grâce à un subtil dégradé dans le feuillage, sombre à la base, presque blanc au sommet.

Au sol, deux œuvres en carton, allusion subtile au cube de Giacometti, achèvent de constituer une sorte de paysage. On passe de la forêt au poulailler avec l'installation de Jan Kopp, chez Maisonneuve. « *Depuis trois ou quatre ans, explique l'artiste, je réalise ainsi des constructions simples en bois, des environnements qui renvoient à des mondes étranges, mais en contact avec le réel.* » Celui-ci se nomme *La Tour*.

Au rez-de-chaussée, une vidéo montre des acteurs dans un simulacre

de procès, tentant de prononcer un jugement d'autant plus impossible à rendre qu'ils parlent phonétiquement, à l'envers. Le film étant ensuite inversé... A cette cacophonie s'ajoute le bruit des coqs réunis dans le poulailler du premier étage. « *Des Hollandais à huppe blanche, explique Kopp. Plastiquement, ils ressemblent à des magistrats robe noire perruque blanche. Très pittoresque, et kitsch...* »

Le visiteur harassé n'aura plus qu'à aller s'écrouler dans le lit accueillant de Valérie Cueto. Enfin, celui que l'artiste Chris Sautter a installé sur son stand, dans une pièce qui est généralement la plus intime d'un logis, ici exposée au regard de tous : porte ouverte et trous percés dans les murs incitant à tous les voyeurismes. Une bonne métaphore pour toute exposition.

FIAC, halls 4 et 5, porte de Versailles, Paris-15^e. Ouvert tous les jours de 12 heures à 20 heures ; le lundi de 12 heures à 18 heures. Jusqu'au 10 octobre. Entrée 17 €. Catalogue 30 €. www.fiacparis.com/